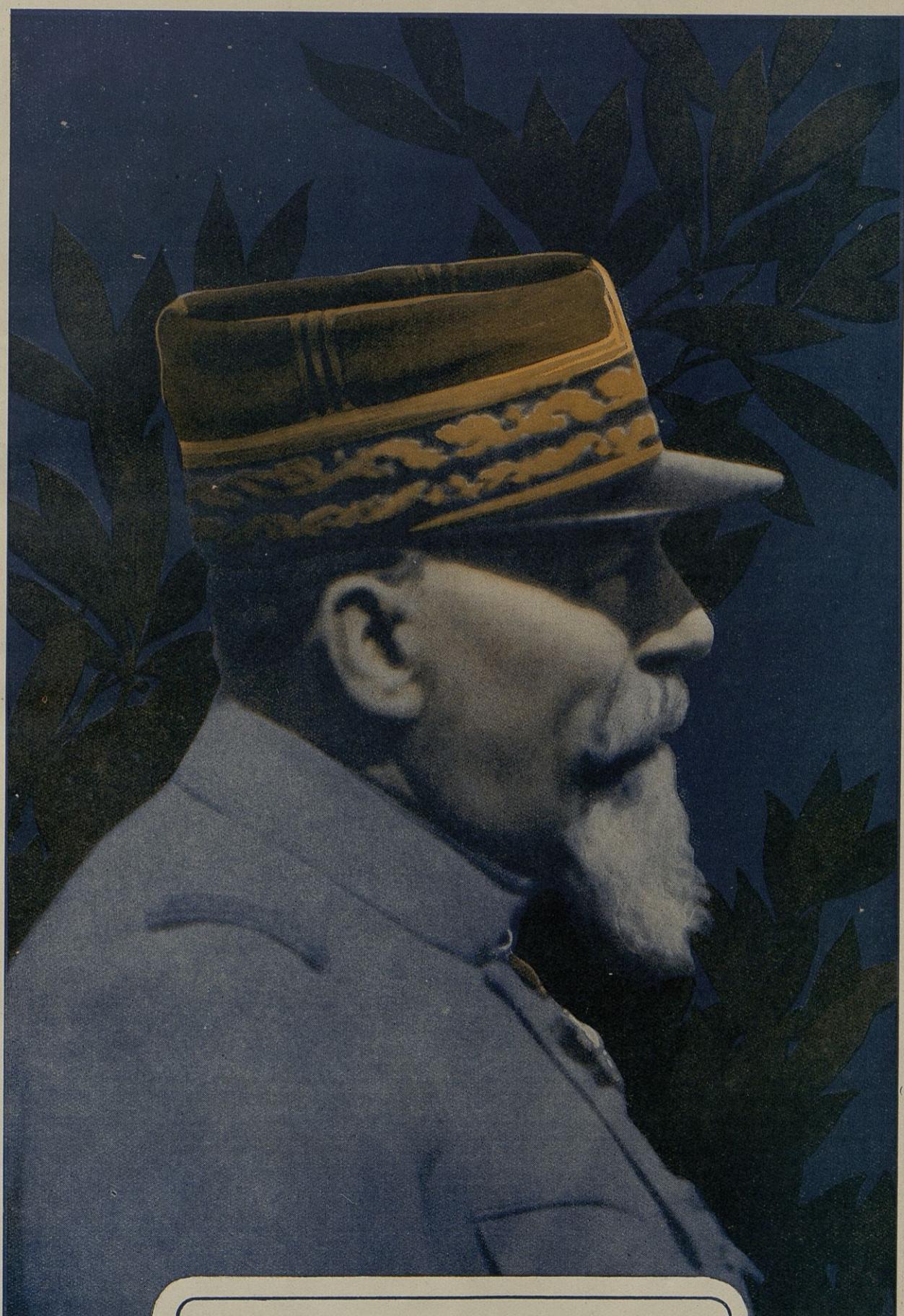


4^e Année - N° 147.

Le numéro : 25 centimes

9 Août 1917.

LE PAYS DE FRANCE



Général Paulinier

Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement pour la France... 15 Frs

Édité par
Le Matin
2. 4. 6
boulevard Poissonnière
PARIS

Abonnement pour l'Étranger... 20 Frs

CAMOUFLAGE DE L'ARTILLERIE ANTIAÉRIENNE



Sur le front, en toute première ligne, un canon antiaérien, dûment défilé, est tenu prêt à tirer contre tout avion boche qui se montrera. Autour de lui un amas de loques, de branchages, de débris, avec lequel, de loin, il peut être confondu. Dans le médaillon, un servant camouflé qui se repose.



Tout au long du front sont disposées des batteries d'autocanons, qui ont pour mission, non seulement d'empêcher les avions ennemis de franchir nos lignes, mais encore de les en tenir éloignés. Pour rendre plus difficile le repérage de ces pièces, on use d'artifices en rapport avec l'aspect du sol. Les servants eux-mêmes sont camouflés. En voici qui sont revêtus de manteaux couleur d'herbe ; leur visage est caché par une cagoule afin de ne pas faire tache blanche dans le cas où il serait éclairé de face.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 26 Juillet au 2 Août



NE nouvelle grande bataille, qu'on peut appeler la troisième bataille d'Ypres, s'est engagée le 31 juillet dans les Flandres. Les armées britanniques, en liaison à leur gauche avec les Français, ont attaqué sur tout le front de la Lys à l'Yser.

Depuis le 26 les communiqués continuaient à signaler la violence, toujours croissante, de l'action de l'artillerie dans ces secteurs ; ceux des Allemands, plus explicites que les nôtres à cet égard, trahissaient l'inquiétude que leur causait la continuité d'un bombardement qui, à la fin, s'effectuait en feu roulant. Le grondement du canon s'entendait, presque sans discontinuer, jusque sur la côte de Douvres ; le sol tremblait à plus de 50 kilomètres des batteries.

Entre temps des actions de détail se produisaient dans différents secteurs, principalement dans ceux où se préparait la bataille. Les raids boches tâtaient les lignes de nos alliés pour tâcher de découvrir le foyer de l'attaque redoutée. Nos alliés de leur côté jetaient contre les positions de l'ennemi de nombreuses petites troupes qui ne revenaient jamais de leurs expéditions les mains vides ; on les vit ramener des prisonniers et du matériel, le 27 et le 28, de coups de main à Basse-Butte, dans les régions de Monchy, au sud-ouest de La Bassée, au nord-est d'Ypres ; le 29 c'est entre la Scarpe et la ligne Péronne-Cambrai que se manifestait leur activité : Epéhy, Fontaine-les-Croisilles, l'usine de Rœux, sont cités dans les communiqués. D'autre part l'aviation ne laissait pas de répit aux Allemands qui, du 26 au 31, perdaient 70 avions et deux drachen, détruits ou abattus avariés, et essayaient de formidables bombardements aériens à l'intérieur de leurs lignes.

Enfin le 31 au petit jour se déclanche la grande offensive. Nos troupes, entre les fronts britannique et belge, tiennent le secteur Reninghe-Elverdinghe ; c'est une partie de la 1^{re} armée, commandée par le général Anthoine : elles ont déjà maintes fois fait leurs preuves. Français et Anglais attaquent simultanément. On peut dire que, du premier bond, les objectifs fixés sont atteints, par endroits même dépassés. Les Français ayant franchi le canal de l'Yser, qui jusqu'alors bordait leurs positions, se portent rapidement sur Steenstraete, puis sur Bixschoote, qu'ils enlèvent, ainsi que le cabaret Kortekaert. Cette avance représente 2 à 3 kilomètres. Nos troupes gardent la liaison avec les Anglais, à mi-chemin de Langemark. C'est sur un front beaucoup plus étendu que s'exerce la poussée britannique : de Steenstraete, où il rejoignait le nôtre, à la Basse-Ville, sur la Lys, il ne mesure pas moins de 24 kilomètres. A leur aile gauche et au centre d'attaque, des divisions de nos alliés pénètrent dans les positions ennemis jusqu'à plus de 3 kilomètres en profondeur, enlevant de puissantes organisations, des fermes, des bois et des villages jusqu'à une ligne au delà de Pilken, Saint-Julien, Frezenberg, Westhock. Plus au sud, en une région accidentée, sillonnée de petits cours d'eau, assez boisée, nos alliés atteignent Hooge, Weldock et les abords de Gheluvelt : c'est dans cette direction qu'ils ont rencontré la résistance la plus opiniâtre. Plus bas enfin, les troupes britanniques portent leur ligne jusqu'à la Basse-Ville, entre Warneton et Deulémont.

Cette vaste opération se traduit par une grande victoire ; les armées britanniques qui y ont pris part sont celles des généraux Plumer et Gough. Entre Français et Anglais, nous avons enlevé deux lignes de défense à l'ennemi, sur 24 kilomètres de front et, en moyenne, au moins 3.000 mètres en profondeur, sauf à l'extrémité de la ligne d'attaque vers Warneton, où l'avance a été moins considérable.

Plus de 5.000 prisonniers, un énorme matériel sont restés entre les mains des alliés. Les cadavres allemands, par milliers, jonchent le territoire conquis, tandis que la formidable préparation d'artillerie qui précéda l'action nous a permis de remporter, au prix de pertes minimales, une des plus grosses victoires de cette guerre. Il va sans dire que le lendemain des réactions exaspérées se produisent : elles ne modifient en rien la nouvelle ligne franco-anglaise ; nos alliés ne croient pas devoir se maintenir dans Saint-Julien, mais ils réalisent ailleurs des progressions appréciables. Le mauvais temps entrave la continuation de l'offensive.

Sur le front français, le chemin des Dames et ses abords restent le principal théâtre de la lutte. Les Allemands s'y montrent toujours aussi acharnés. Après avoir été battus au plateau de Craonne dans une bataille de plusieurs jours qui ne se termina que le 25, ils ont poursuivi dans des secteurs voisins leur offensive, d'ailleurs sans plus de succès. Le 26 ils attaquent en force sur un front de 3 kilomètres depuis l'est d'Hurtelise jusqu'au sud de la Bovelle. Des effectifs considé-

rables sont engagés ; cependant ils sont repoussés, mais il reviennent à la charge et la bataille dure jusqu'au lendemain sans résultat pour l'assaillant ; elle s'étend à la région avoisinante, gagne le secteur Braye-en-Laonnois-Epine de Chevrégny, où le 28 se produisent plusieurs attaques contre nos lignes. Le 29, encore une attaque sur 600 mètres de front contre nos positions à l'ouest de la ferme d'Hurtelise ; un peu partout, du 26 au 30, des contre-attaques, des coups de main.

Tous ces efforts de l'ennemi se traduisent pour lui par de sanglants échecs. Nulle part il ne réussit à s'accrocher solidement : ses pertes sont très lourdes. Le 31, c'est nous qui attaçons sur un front de 1.500 mètres au sud de la Royère (ouest de l'Epine de Chevrégny). Nos troupes atteignent tous les objectifs fixés et au cours de la contre-attaque qu'elles ont à subir font plus de 210 prisonniers. Ce même jour, après avoir bombardé rageusement nos lignes, de Cerny à Hurtelise, les Boches lancent à l'est de Cerny une nouvelle attaque sur 1.500 mètres. Une contre-attaque de nos troupes les refoule et nous fait réaliser une progression. Le 1^{er} est marqué par d'autres échecs allemands, à l'ouest de Cerny, tandis que nous progressons à l'est.

Nos nouvelles positions en Champagne présentent trop d'avantages pour que les Boches ne cherchent pas à nous les reprendre. Mais là aussi leurs efforts se brisent contre la superbe résistance de nos poilus. Pendant que les Allemands, le 26, nous attaquaient à l'ouest de Craonne, d'autres essayaient d'aborder le mont Haut, puis le mont Blond et enfin les abords du Casque. Le lendemain, cinq attaques précédées d'un fort bombardement couvraient la région des monts au sud et à l'ouest de Moronvilliers. On se bat avec acharnement autour de ces positions, sans que nous perdions un pouce de terrain. D'autres points de cette ligne ont été le théâtre de petites affaires dont les Allemands ont pris l'initiative. De notre côté nous avons attaqué quelquefois, notamment le 26 au nord d'Aubérive, où nous avons pénétré dans les tranchées de l'ennemi.

Les Allemands ne se sont pas montrés moins nerveux et agressifs dans la Meuse où l'artillerie, comme dans les autres secteurs, tonne sans discontinuer. Le 29 ils avaient préparé une grosse attaque contre nos nouvelles acquisitions entre le bois d'Avocourt et la cote 304. Ils ont également attaqué dans cette région le 1^{er} août : chaque fois, ils en ont été pour leurs frais, la précision et la vigueur de notre tir les ayant obligés à rentrer dans leurs tranchées. Un autre échec les attendait sur la rive droite à l'est de Moulaïnville, où ils ne purent pas davantage nous ébranler.

Pour mémoire, enfin, signalons quelques coups de main avortés contre nos postes en Alsace. Tous ces efforts, qui n'ont rapporté à nos ennemis aucun gain territorial, lui ont par contre coûté beaucoup de morts, alors que notre commandement a pu insister sur le peu de pertes que nous subissions en les faisant échouer.

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL PAULINIER

Comme beaucoup de nos chefs, le général Paulinier est d'origine alsacienne. Né le 26 septembre 1861 à Strasbourg, il entraîn en 1880 à Saint-Cyr et en sortit en 1882 dans les premiers rangs. Capitaine en 1892, après avoir fait la campagne de Tunisie, élève de l'Ecole supérieure de guerre, il fut attaché à l'état-major du 10^e corps, puis en 1900 à l'état-major du gouvernement militaire de Paris.

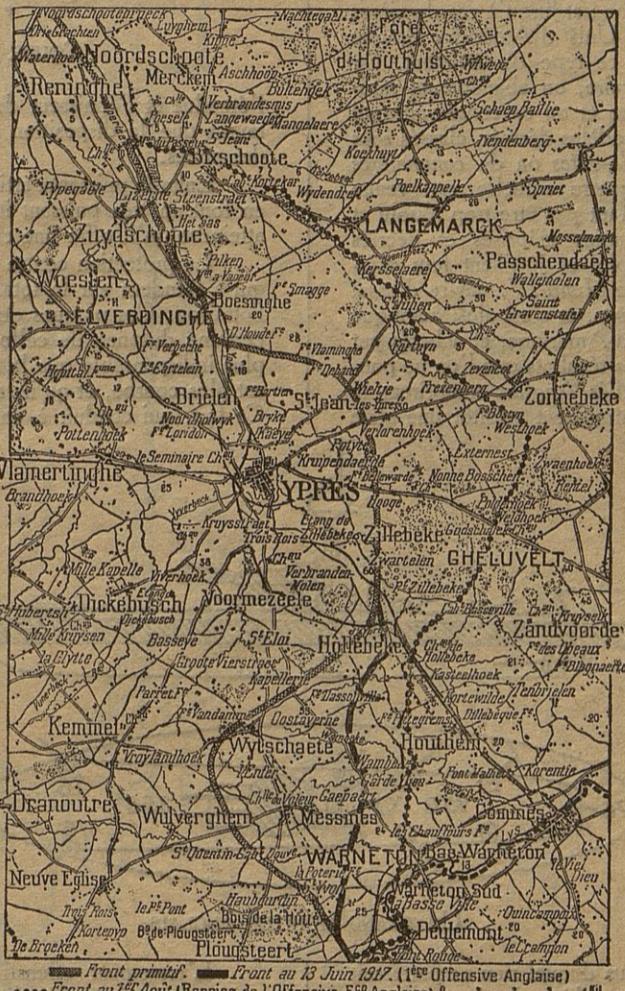
Lorsque la guerre éclata, il était colonel, chef d'état-major du 10^e corps. Il commanda ensuite comme général de brigade la 62^e et la 12^e division d'infanterie.

Nommé général de division, à titre temporaire, en juillet 1915, il fut placé à la tête du 6^e corps, puis, en septembre 1916, à la tête du 40^e.

Officier de la Légion d'honneur du 12 octobre 1914, commandeur du 1^{er} avril 1917, le général Paulinier a reçu la Croix de guerre avec les citations suivantes :

« A secondé son chef dans des circonstances difficiles de la manière la plus efficace par le calme, l'ordre et l'énergie avec lesquels a fonctionné l'état-major du 10^e corps. » (O. A. 1^{er} septembre 1914).

« Chef remarquable et des plus complets qui, chargé de l'attaque d'une position que l'ennemi avait puissamment organisée, a assuré le succès de l'opération grâce à ses dispositions habiles et à une froide ténacité qui s'est sans cesse affirmée au cours d'une lutte ininterrompue pendant deux mois. » (O. A. 15 mai 1915).



LA NOUVELLE OFFENSIVE FRANCO-ANGLAISE.

LES MONITORS

La guerre actuelle remet en lumière nombre d'engins connus seulement des spécialistes et que l'on ne voyait plus guère qu'à titre de curiosité dans des musées rétrospectifs. Le monitor est un de ceux-là.

L'idée d'attaquer les ouvrages des côtes à l'aide de navires très défendus, à faible tirant d'eau et puissamment armés est ancienne ; dès 1782 le chevalier Jean-Claude-Eléonore Le Michaud-d'Arçon, officier du génie, avait fait construire des batteries flottantes insubmersibles et incombustibles destinées au siège de Gibraltar ; plus tard, au siège de Sébastopol (1854), les premières batteries flottantes cuirassées firent merveille lors de l'attaque des ouvrages de Kinburn contre lesquels la flotte de bois des vaisseaux de ligne était impuissante. L'idée, reprise par les Américains lors de la guerre de Sécession, conduisit à la construction d'un navire, le *Monitor*, célèbre par le combat qu'il soutint contre le *Merrimac*. Ce

succès fut tel à l'époque que le nom de monitor a servi dès lors à désigner tous les navires semblables construits depuis la guerre de Sécession ; et jusqu'à ces dernières années les Etats-Unis d'Amérique étaient restés attachés à ce type de bâtiment. En Europe, au contraire, on abandonnait rapidement ces navires et on en conservait tout au plus certains modèles dérivés, classés sous les noms de *garde-côtes* ou de *canonniers cuirassés*. La guerre actuelle est venue montrer qu'il ne faut pas être trop absolu et que nombre d'engins méprisés et décriés trouvent leur emploi et justifient leur existence dans certaines circonstances. C'est ainsi que notre *Henri-IV*, navire d'essai et le dernier des garde-côtes, a rendu des services éminents, et c'est ainsi aussi que les monitors brésiliens, construits pour les rivières du Sud-Amérique, et achetés par l'Angleterre (*Leven*, *Humber*, *Mersey*), ont obtenu des résultats que l'on ne pouvait attendre d'aucun autre modèle de navire. Nos alliés Anglais comprirent le parti qui pouvait être tiré de ces bâtiments ; ils en construisirent aussitôt une série

VUE DE L'AVANT D'UN MONITOR.

possédant tous les perfectionnements en rapport avec les conditions de la guerre moderne. Ces bâtiments furent tout d'abord employés aux Dardanelles où ils firent merveille en même temps que sensation, car leur aspect était pour le moins aussi étonnant au premier abord que celui des tanks. Nous ne pouvons mieux faire à ce propos que de reproduire les lignes consacrées par M. Bartlett, du *Daily Mail*, à l'arrivée de ces bâtiments :

« L'arrivée du troisième de ces navires fit sensation, non seulement chez l'ennemi, mais aussi parmi nos troupes. Un après-midi, un objet flottant, d'aspect extraordinaire, parut à l'entrée du port de Képhalos. Il semblait qu'au lieu de faire route en ligne droite il gagnait le mouillage à coups de zigzags, en se dandinant, comme une grosse oie gavée pour la Saint-Michel. A une certaine distance, il était impossible de dire s'il montrait le travers, l'avant ou l'arrière tant il paraissait être complètement rond. Ses murailles soutenaient, à peu de distance de l'eau, un pont au-dessus duquel rien ne paraissait qu'une très grosse tourelle, d'où sortaient les longues volées de deux énormes canons. Au centre de ce pont se dressait, comme un géant de quelque forêt californienne, un mât tripode portant à son extrémité une espèce de boîte à bijoux oblongue, réplique exacte, à très grande échelle, du coffret où le Dalaï-Lama porte sur lui les cendres de sa première incarnation.

» Notre premier étonnement fut suivi d'un autre lorsque les hommes de son équipage se disposèrent à se baigner. Il semblait qu'ils avaient tous la faculté de pouvoir marcher sur l'eau, comme Jésus-Christ. Après avoir descendu l'échelle de coupée, au lieu de s'enfoncer dans la mer, ils se mirent à marcher l'un derrière l'autre le long de leur bâtiment et, après s'être rangés coude à coude, ils piquèrent un plongeon général, pour reparaitre ensuite à la surface.

» Nous allâmes en canot nous rendre compte de ce phénomène bizarre, et nous constatâmes alors que, juste au-dessous de l'eau, les murailles du navire se bombent légèrement sur une largeur d'environ 3 mètres, pour se recourber ensuite vers la quille, en constituant ainsi une plate-forme extérieure à peine mouillée par l'eau de la mer.

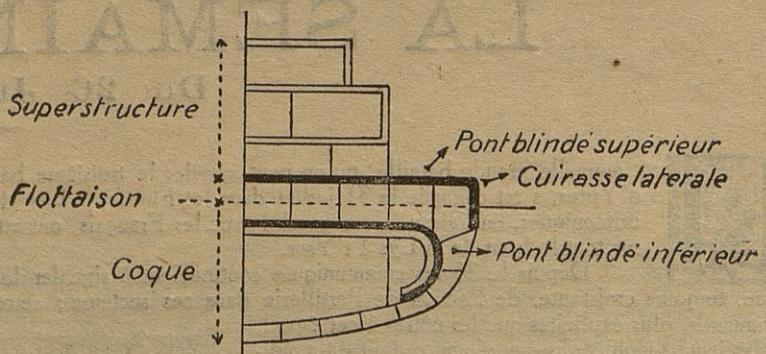
» Là gît le secret et le mystère de ces bâtiments. Dans ce renflement, l'homme a concentré son ingéniosité pour vaincre le sous-marin. Si une torpille frappe la muraille, elle explosera au milieu d'une variété de substances qui protégeront la coque contre toute avarie grave.

» La première fois qu'un de ces monitors parut à l'entrée des Dardanelles, son aspect surprit profondément le vieux Turc. Cette surprise se corsa lorsqu'il entendit rugir les canons de 356 m/m lui envoyant à chaque coup plus de trois quarts de tonne d'acier. »

La description que nous venons de donner d'un de ces bâtiments indique seulement les grandes lignes de leur aspect. Il est indispensable de préciser certains détails de leur construction. Le monitor est, nous l'avons dit, un cuirassé dans lequel on a visé à renforcer la puissance défensive tout en conservant un faible tirant d'eau ; mais, comme on veut en outre laisser à ces petits navires une

puissance offensive appréciable, la vitesse et la superstructure sont l'une et l'autre des plus réduites. L'inconvénient en est faible puisqu'il ne s'agit là, en aucun cas, de navires destinés au combat en haute mer. Toutes proportions gardées, on reproduit à l'échelle du progrès de l'artillerie et des explosifs modernes les batteries flottantes du chevalier d'Arçon et les batteries cuirassées du siège de Sébastopol.

Le faible tirant d'eau permet de s'approcher des côtes même basses :



COUPE DU « HENRI-IV ».

l'étendue et l'épaisseur de la cuirasse, de ne rien craindre de l'artillerie terrestre ; tandis que la disposition spéciale de la coque écarte le danger de la torpille et des mines.

Enfin la puissante artillerie du bord, en même temps que la mobilité du navire, en font un très puissant instrument de destruction qui est d'autant plus difficile à atteindre qu'il offre une cible réduite à sa plus simple expression.

La protection contre le canon est assurée par d'épaisses plaques de blindage qui s'étendent sur la totalité, ou presque, de la coque au-dessus de la ligne de flottaison. Ces plaques descendent également au-dessous de la flottaison et à une certaine distance de celle-ci. Le pont est lui aussi cuirassé, précaution d'autant plus indispensable que la trajectoire actuelle des projectiles tirés à grande distance est plus courbe, et qu'ils arrivent suivant une direction plus voisine de la verticale. Ce fait, qui conduit à une protection des ponts par une cuirasse particulièrement

épaisse, a pour contre-partie une protection relative au canon de la partie submergée de la coque qui se trouve défendue par le matelas d'eau. Mais si la protection contre les effets du canon n'impose pas un cuirassement étendu des fonds, le souci de préserver le navire des effets de la torpille et des mines a conduit à adopter une disposition spéciale de la coque. Celle-ci est triple, et, de l'extérieur vers l'intérieur, on trouve tout d'abord une première enveloppe remplie par des matières qui gonflent au contact de l'eau et obstruent les brèches ; une deuxième enveloppe forme matelas d'eau ; enfin on arrive à la coque véritable qui est double et complétée par un compartimentage avec cloisons étanches.

Somme toute, le double système de défense, au-dessus et au-dessous de l'eau, enferme et protège les éléments vitaux du navire : machines, chaudières et soutes. L'artillerie principale qui est nécessairement sur le pont se trouve aussi protégée par des tourelles cuirassées.

L'armement offensif est réalisé par deux pièces principales d'un calibre qui varie, suivant les dimensions du navire, de 150 à 380 m/m. Une artillerie secondaire lui est adjointe dans les monitors de grand modèle et se trouve représentée par 2 ou 4 pièces de 152 m/m ; enfin la protection contre les petits ennemis de l'air et de l'eau, avions et sous-marins, est assurée par des canons de 76 m/m.

Nos alliés Anglais possèdent plusieurs modèles de monitors, et en dehors des monitors de rivière brésiliens et des deux garde-côtes achetés à la Norvège, trois modèles de ces petits navires sont en service. Les uns portent des noms d'hommes célèbres, et il nous est particulièrement agréable d'en voir deux qui répondent aux noms glorieux des maréchaux Ney et Soult ; d'autres sont désignés par des lettres.

De notre côté, nous sommes en mesure de fournir quelques unités capables d'intervenir dans les opérations terrestres au voisinage des côtes.

Les derniers de nos garde-côtes : *Henri-IV*, *Bouvines*, *Tréhouart*, *Furieux*, *Requin* peuvent jouer ce rôle.

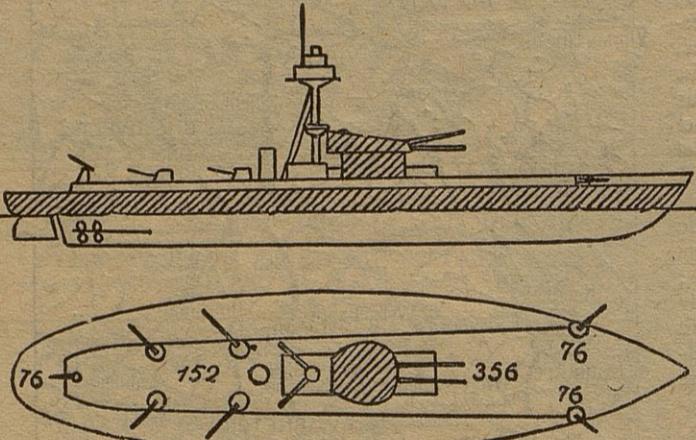
Enfin les Américains possèdent de leur côté quelques monitors qui pourront à l'occasion collaborer sur les côtes d'Europe.

On conçoit combien toute cette flotte de petits bâtiments est à même de rendre de services aux armées de terre en coopérant avec elles le long du littoral et on comprend quelle peut être la part qui reviendrait à ces unités dans une attaque contre les bases du littoral belge dont les fonds constituent le meilleur système de protection contre les grands bâtiments.

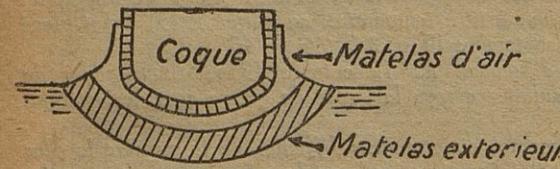
Déjà, à plusieurs reprises, les monitors anglais, accompagnés de destroyers qui les protégeaient, ont bombardé Ostende et Zeebrugge ; le *Pays de France* a publié des photographies montrant les résultats de ces bombardements ; on a vu que le tir des énormes pièces de ces bateaux était parfaitement réglé et que les établissements militaires belges avaient été atteints.

Malgré leur puissance, les batteries que les Allemands ont installées le long de la côte belge auront de la peine à riposter aux canons des monitors qui lanceront des obus d'une tonne.

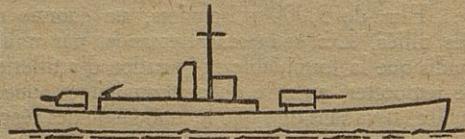
A. G.



UN GRAND MONITOR ANGLAIS.

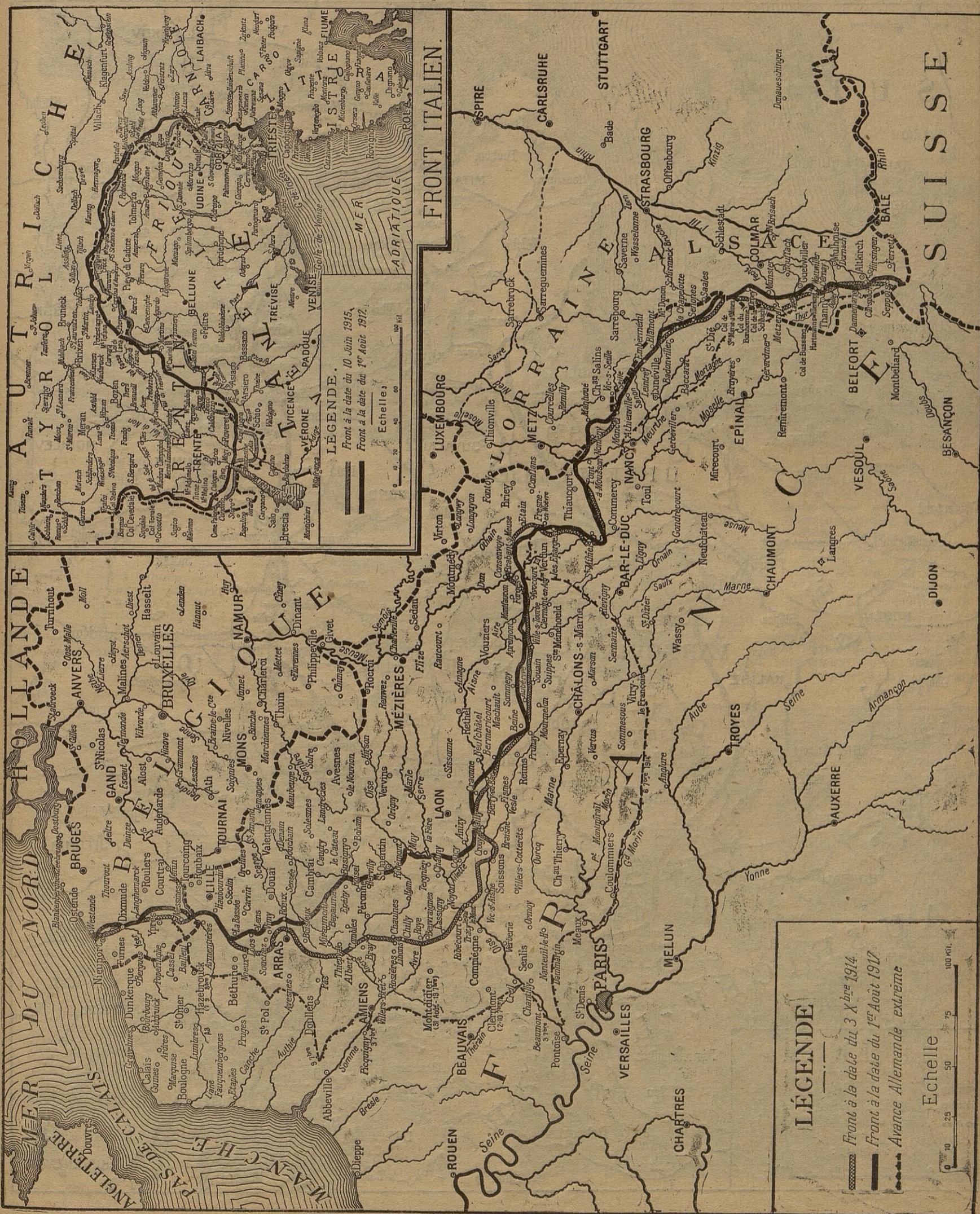


COUPE D'UN MONITOR.



PETIT MONITOR.

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)

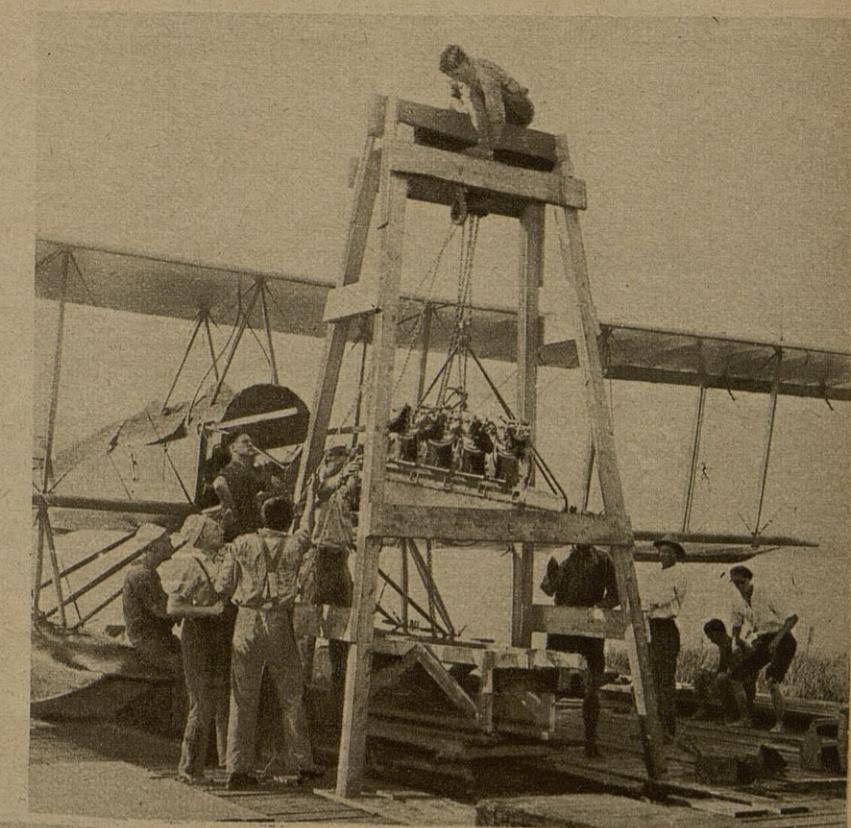


LE FRONT RUSSE (d'après les Communiqués officiels)

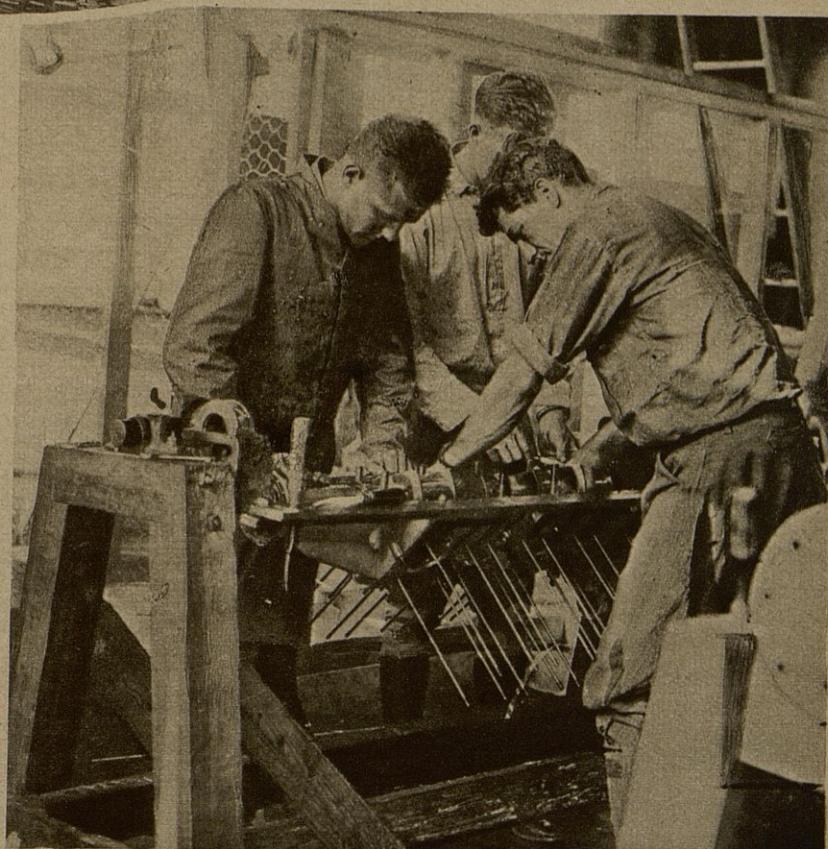
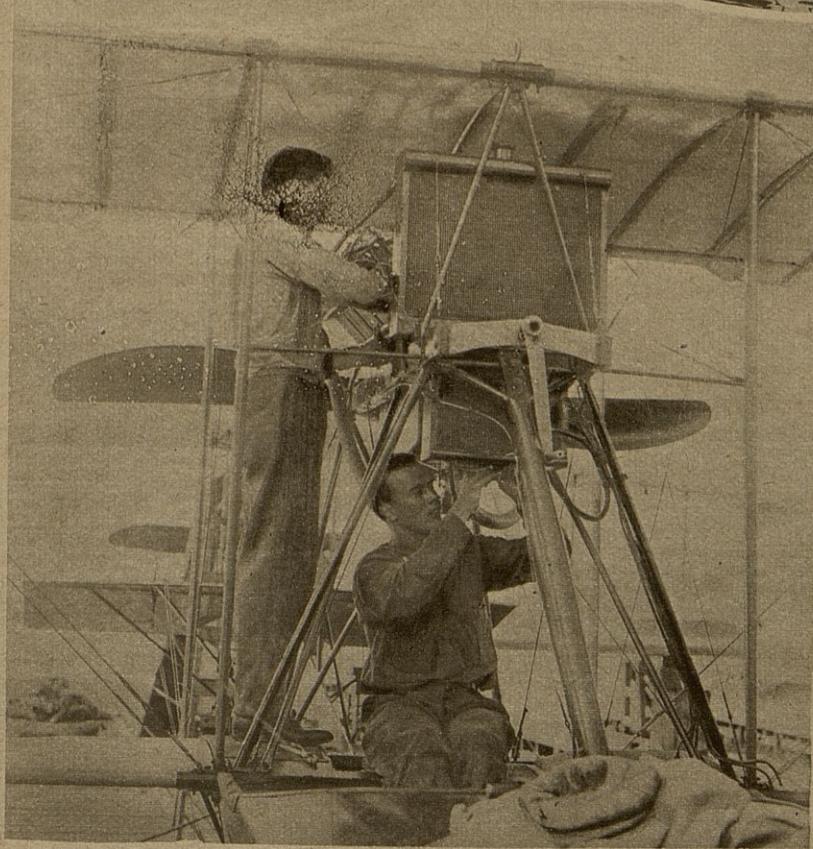
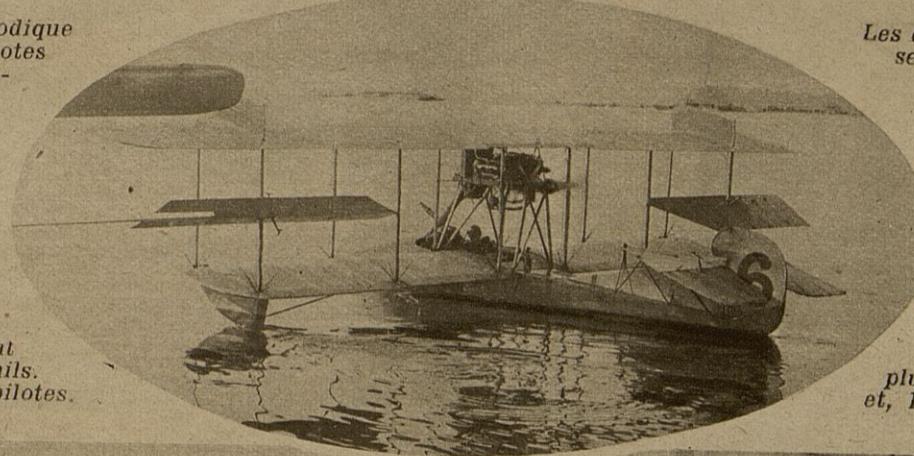
LA CONSTRUCTION DES AVIONS EN AMÉRIQUE



C'est par un entraînement méthodique mais intensif, que les futurs pilotes de l'aviation américaine se forment, au camp de Yale, à leur rôle qui promet d'être brillant. Voici une équipe qui procède pour son instruction à l'armement de l'hydravion que l'on voit dans le médaillon prêt à commencer ses essais. Pour la plupart riches fils de famille, ces jeunes gens s'entraînent avec enthousiasme en vue de leur service futur, dont ils veulent connaître d'avance tous les détails. Ils seront ainsi d'excellents pilotes.

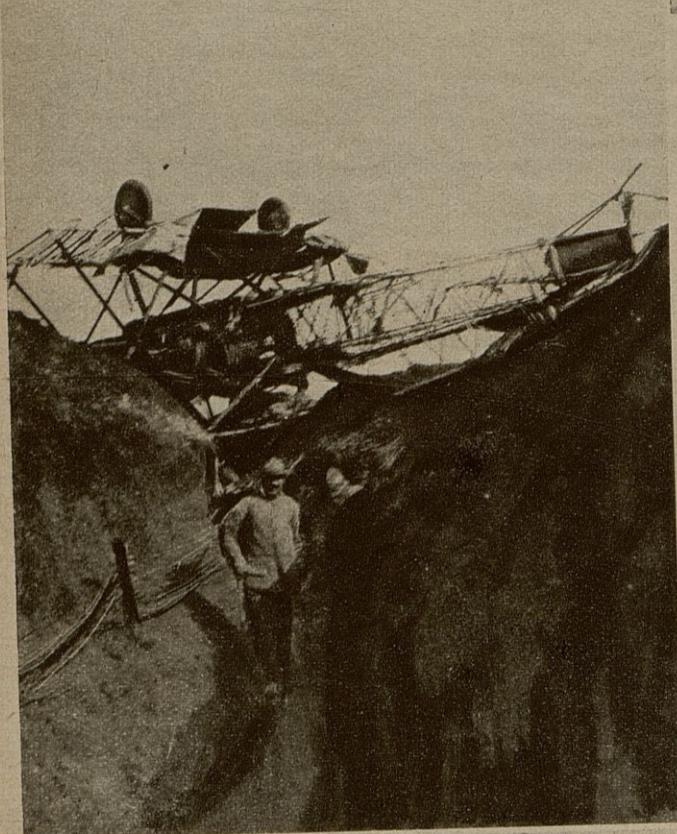


Les élèves pilotes doivent se familiariser complètement avec tous les détails de la construction et de l'agencement d'un appareil. Voici un groupe d'élèves travaillant dans ce but à la mise en place des différents organes d'un grand hydravion. On les voit hisser au moyen de palans le moteur qu'ils vont introduire dans la carène de l'appareil. Ils ont bravement mis habit bas, et ne ménagent pas leurs efforts. C'est entre eux à qui se montrera le plus ingénieur et le plus actif, et, bientôt, le plus brave au combat.



Le Sénat américain a adopté le 22 juillet le projet de loi ouvrant un crédit de plus de trois milliards pour la construction de vingt-deux mille aéroplanes et l'enrôlement de cent mille aviateurs. Ce ne sera qu'un début. Mais au camp de Yale on n'attend pas la promulgation de la loi pour s'entraîner. A gauche, voici un aviateur s'occupant, avec un instructeur venu du Royal flying Corps, à réparer un appareil. A droite, M. Truber Davison, fils du président de la Croix-Rouge américaine, travaillant dans l'atelier des machines.

LES COMBATS DEVANT CERNY-EN-LAONNOIS



Le secteur de Cerny, durant la dernière bataille de Craonne, a vu aussi de violents combats, d'où nos troupes sont sorties victorieuses, et au cours desquels ces photographies ont été prises. En haut de la page, c'est une de nos vagues d'assaut pénétrant dans la ligne ennemie à 300 mètres à l'ouest de Cerny. Au-dessous, un avion boche descendu par un des nôtres est tombé à cheval sur une tranchée. A côté, des brancardiers organisent le terrain conquis en attendant de repartir sous le feu à la recherche des blessés. En bas, nos hommes ayant dépassé la première ligne allemande se reforment en vague en progressant au delà.

LA BATAILLE DU PLATEAU DE CRAONNE



Au moment où un détachement de nos poilus va s'engager dans un boyau d'où ils peuvent supposer que nos obus ont chassé tous les défenseurs, ils ont la surprise de voir sortir des décombres un lot de Boches faisant « kamarade » et qui ayant eu la chance de survivre au bombardement de leur tranchée sont heureux d'en finir

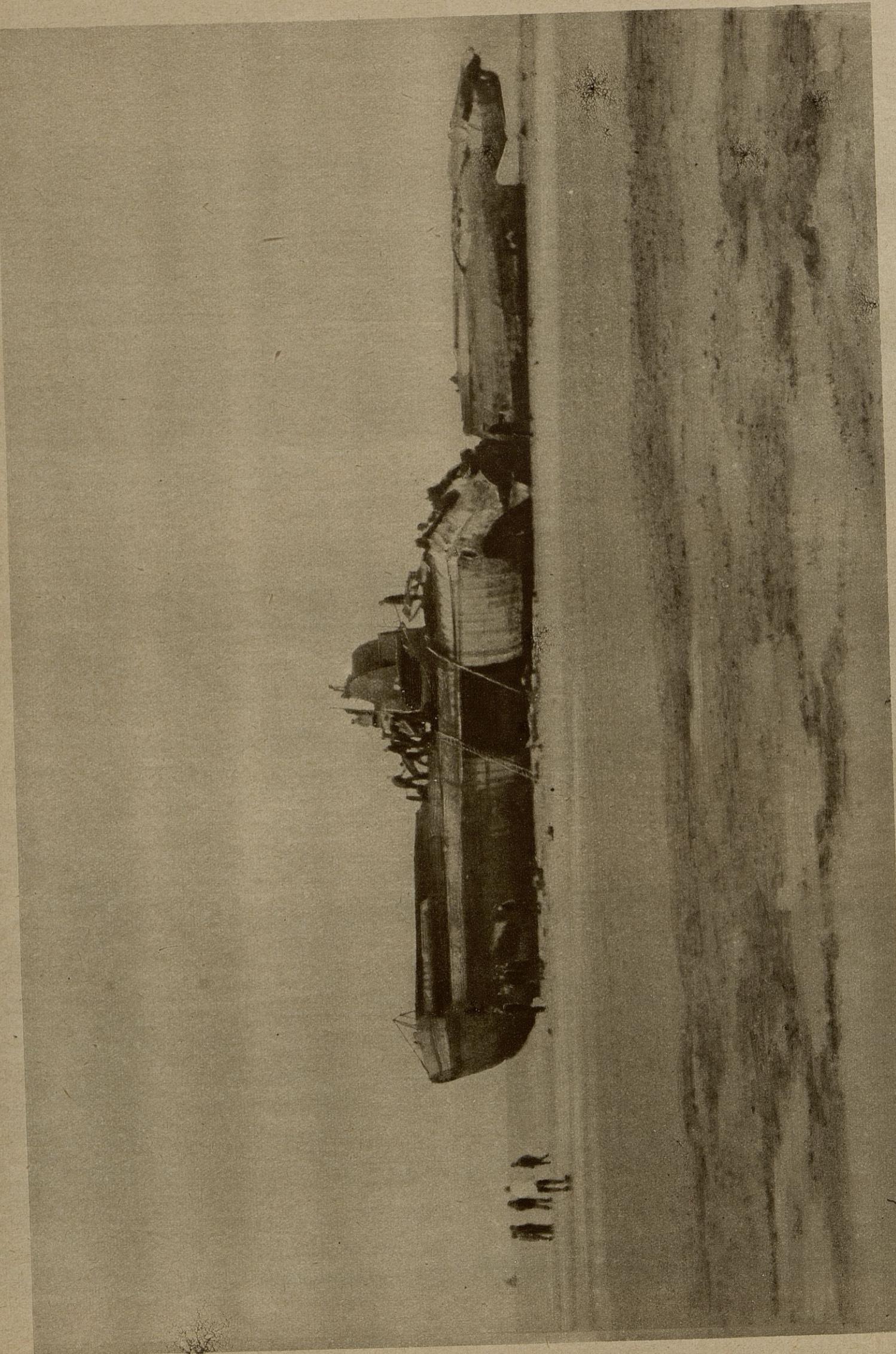


Quelques Allemands chassés par nos obus de leurs tranchées n'en sortent que pour se trouver « encadrés » par les explosions et dans l'impossibilité de rallier leurs compatriotes. Aussi n'attendent-ils qu'un instant favorable pour accourir vers nos lignes, les mains levées. S'ils y arrivent, ils pourront se vanter d'être revenus de bien loin.



On parlera de l'actuelle bataille de Craonne comme de la bataille de Verdun. On y constate le même acharnement fanatique des Allemands, le même héroïsme de nos soldats qui, plusieurs jours durant, ont contenu les ruées incessamment renouvelées des meilleures troupes allemandes. Voici nos poilus s'avançant en vague d'assaut sous les obus sur le plateau désormais célèbre. Le bouleversement du terrain, battu depuis de longs jours par l'artillerie ennemie, ne les empêche pas de progresser en bon ordre et rapidement. Dans le médaillon : un groupe de Boches qui ont jeté leurs armes et viennent se rendre dans nos lignes.

LE SOUS-MARIN ALLEMAND ÉCHOUÉ PRÈS DE CALAIS



Aux premières heures du jour, le 26 juillet, des douaniers de service sur le littoral non loin de Calais aperçurent à environ 500 mètres en mer une sorte d'épave en laquelle ils reconnaissent bientôt un sous-marin échoué sur un haut-fond. En effet c'était un sous-marin allemand. Les forces militaires côtières se mirent aussitôt en devoir de s'assurer du personnel qui le montait. Officiers et équipage au complet se rendirent sans difficultés. Il leur fut été d'ailleurs difficile de faire autrement. Mais les Boches avaient préparé la destruction de leur bateau en ouvrant les réservoirs à pétrole et, avant d'être capturés ils y mirent le feu ; de sorte que, gravement endommagé par l'incendie que par l'échouage, sa coque crevée en plusieurs endroits, il est inutilisable. Ce sous-marin, long d'une cinquantaine de mètres, est un mouilleur de mines qui avait pour mission de semer sa cargaison sur les côtes anglaise et française : il s'est échoué en serrant cette dernière de trop près.

UN POSTE AVANCÉ PRÈS DE STEENSTRAETE

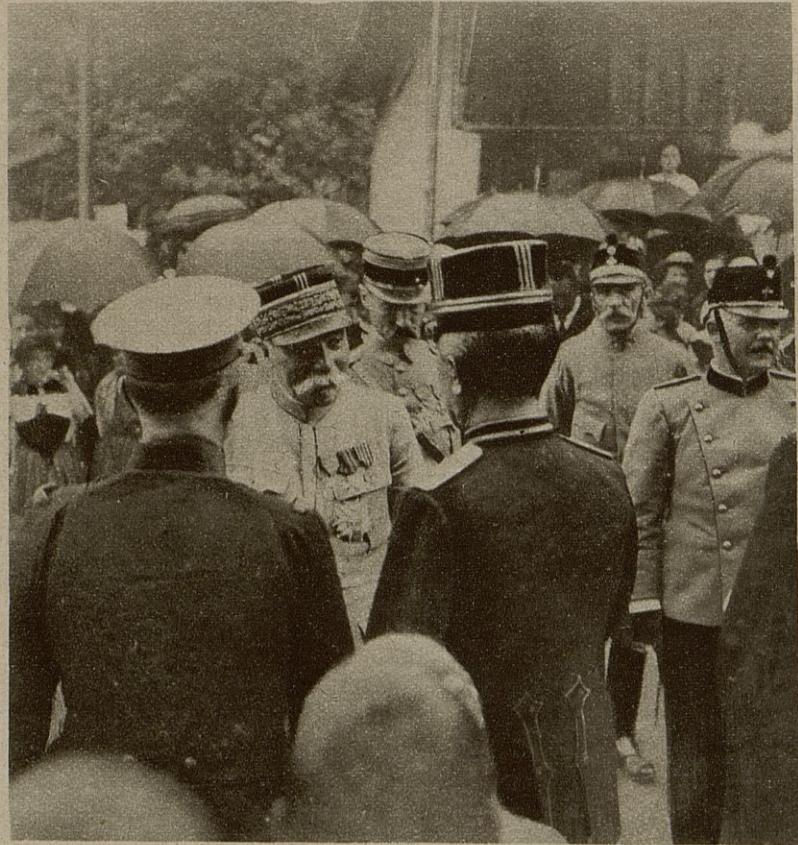


Dans une tranchée de première ligne, devant Steenstraete, ce poste marque le point où nos troupes ont franchi l'Yser au début de la grande offensive franco-anglaise du 31 juillet. C'était l'endroit le plus rapproché de la première ligne allemande, qui se trouvait seulement à quelques mètres. Les pancartes fixées sur un grossier poteau font connaître, en français et en flamand, ce dangereux voisinage aux soldats appelés par leur service dans les tranchées et leur enjoignent de prendre les précautions qu'il rend nécessaires.

LE GÉNÉRAL PAU VISITE LES INTERNÉS EN SUISSE



Un touchant incident a marqué la visite du général Pau à Meyringen. Un petit garçon, fils d'un interné français, s'est placé sur son passage et lui a récité un compliment fort bien tourné.



Au cours de sa visite le général a exprimé la reconnaissance de la France pour les autorités et la population. Le voici complimentant un major de l'armée suisse.



Le général Pau a été chargé par le gouvernement d'une mission relative à la situation des prisonniers de guerre internés en Suisse. Partout où sa mission l'a conduit, il a reçu un accueil où éclatait la sympathie de la nation helvétique pour notre pays et pour son glorieux délégué. A Genève, des milliers de personnes l'attendaient à la gare et le saluèrent de longues ovations. Voici le général arrivant, accompagné d'autorités militaires suisses, à Meyringen où il a passé en revue les blessés français internés dans cette localité.

LES CAMPAGNES

DE

JEAN LE BLANC

PAR MARC ELDER

V. LA BATAILLE

A midi trente exactement, le premier coup de canon retentit, roulement bref et sourd, qui semblait tomber du ciel et auquel il était difficile d'assigner une direction.

Le capitaine Mocque était aux prises avec son rapport. Patiemment il assemblait des phrases, retournées vingt fois dans sa tête et dans sa bouche, tout en mauvissant le commandement qui faisait mieux que l'assommer avec ses paperasses. Car s'il était permis d'embarquer sans munitions, négliger le papier devenait criminel.

Au second coup, qui éclata trois minutes après le premier, il posa la plume, joyeux comme un écolier quitte du pensem, et sortit sur le pont.

Une mousseline de brume, toute dorée par le soleil et vibrant sans se déplacer, tendait l'atmosphère au-dessus de la mer du Nord sombre et glacée comme une laque. Le *Barbarin* naviguait sans fatigue à la pointe d'un sillage souriant et durable. Son gréement emportait de la lumière et les rudes tâles de son pont, sous le miracle de midi, prenaient la fraîcheur d'un jardin.

Le télégraphiste était à son appareil. Les hommes, sur les gaillards, interroguaient la brume secrète, la mer indifférente. Coup sur coup trois roulements grondèrent dans le ciel.

Dans le poste, Lemeur achevait de relire une lettre en caractères difformes sur un papier quadrillé. Le torse nu, le front ridé, Jean recousait avec application des boutons à sa chemise. La canonnade le fit lever la tête et il dit en prononçant les a graves et les e fermés, à la manière bretonne :

— Vlâ qu' câ péte !

Lemeur ne parut pas entendre. Il retournait la lettre dans ses doigts carrés, tout près de son visage épanoui par une joie intérieure. Doucement il passait sa langue sur ses lèvres et clignait des paupières à petits coups rêveurs. Des pas sonnèrent au-dessus d'eux. La trépidation du navire s'accentua et le gazoillis de l'eau le long du bord devint plus agile, plus musical.

Le maître d'équipage passa, criant :

— Tout le monde sur le pont, les enfants ! on va voir du nouveau !

Jean enfila rapidement sa chemise. Lemeur bourra sa lettre dans une poche, puis soudain, au moment de sortir, pris d'un besoin subit de confidence, peut-être parce que son secret trop beau l'étouffait, peut-être à cause de l'inquiétude obscure du canon, il se retourna vers le camarade.

— Jean, fit-il, il faut que j'te dise : ma femme m'écrit qu' j'ai un enfant...

Jean demeura tout confit en surprise à cet aveu et, la tête passée au travers de sa vareuse qu'il revêtait, il regarda Lemeur un long instant, les yeux candides, les dents rieuses. Lemeur le regardait aussi, avec tant de bonheur ingénue sur sa face camuse qu'elle en rayonnait. Jean parla enfin, l'accent accusé par un rien d'émotion :

— Un petit gars ou un petit fille ? demanda-t-il.

— Devine voir ? dit Lemeur.

— Un petit gars ?

— Devine encore ?

— Un petit fille ?

— Tu l'as dit !

Là-dessus Jean éclata d'une joie sympathique, puis il reprit :

— T'as d'la chance, les filles, ça s'débrouille toujours, c'est malicieux ! Les gars, c'est d'la graine de misère comme nous, quoi !

La voix du capitaine Mocque retentit à ce moment, haute et coléreuse. Une forte explosion creva de nouveau le calme, non loin du chalutier, dont la coque résonna comme une mandoline. Jean se précipita hors du poste, mais il eut encore le temps de dire à Lemeur, pour se rehausser aux yeux du camarade :

— Moi, j'suis promis à Marie-Ange ! J'en aurai aussi, des petits enfants, va !

Sous le vent du *Barbarin* et parallèlement à sa route,

Voir les nos 143, 144, 145 et 146 du *Pays de France*.

la brume s'obscurcissait, prenait la forme d'un nuage noir, allongé insensiblement vers le nord. Sur son arrière et au vent, un autre nuage avançait au ras de la mer, comme une proie gigantesque et ronde. Le capitaine Mocque savait maintenant à quoi s'en tenir. Des monitors allemands, en brigandage dans les eaux britanniques, venaient d'être pris en chasse par les destroyers anglais. Le hasard avait mis le *Barbarin* entre les adversaires.

Ils n'étaient pas à plus de trois milles les uns des autres. Les Anglais seuls tiraient et l'on entendait les obus déchirer l'air comme une soierie. Ils semblaient avoir la supériorité de la marche. Visiblement, l'ennemi ne songeait qu'à s'effacer dans la brume.

Dans une éclaircie, le soleil embrasa la mer comme il fait des vitres, à son coucher. Les silhouettes minces des Allemands se révélèrent. Elles paraissaient très basses et enfoncées dans l'eau, ainsi qu'il arrive par la grande lumière sans mirage qui éblouit au lieu de dessiner. Jean Le Blanc les compta :

— Un, deux, trois, quatre, cinq !

Puis, exalté à cette vue dans son sang combattif :

— Pourquoi qu'on tape pas d'dans ? cria-t-il.

Le canonnier Melgorne rigola et désigna le museau futé du petit canon d'avant :

— Qu'est qu'u veux qu'on fiche avec c'te pétroire ?

Trois obus ronflèrent au-dessus du *Barbarin*, avant qu'on perçut la détonation du départ. Régulièrement, la canonnade s'établit. A la manière d'une table d'harmonie, la mer renforçait le tumulte des explosions, semblait en rouler dix dans une seule. Le tir anglais s'allongeait. La mitraille tombait du ciel à l'entour de la flottille ennemie, plus pressante d'instant en instant, comme un vol de faucons cherchant le défaut de la proie.

de l'ennemi désemparé, ne put s'empêcher de solliciter le capitaine, tandis que d'une main nerveuse il faisait jouer la culasse de son canon :

— On y va, mon commandant ?

Tous les yeux suppliaient en même temps, pour obtenir la permission de frapper, de porter le coup de grâce. Mais le capitaine hochait la tête et dit :

— Les Anglais l'achèveront bien !

Le premier destroyer arrivait à toute vapeur sous un nuage d'encre, l'avant noyé sous l'écume. Son pont, en ordre de combat, paraissait désert. Des vitres sur la passerelle de commandement flambeaient de soleil. Son pavillon s'éployait à plat, au-dessus de l'étrave. Il passa à tribord du *Barbarin*, râblé, tendu, le souffle large, et soulevant autour de lui la mer comme un champ labouré. L'Allemand le regardait venir, dans un silence d'agonie.

Tout roide d'admiration, Jean Le Blanc agitait son bâton. Mais brusquement la scène changea. On vit le destroyer virer en grand sur l'adversaire, comme pour l'éperonner. Le sillage furtif d'une torpille venait d'apparaître. Malgré sa manœuvre, il ne l'évita point. L'explosion gronda comme un tonnerre. Un cratère s'ouvrit sous une trombe : l'Anglais s'effondra dans l'abîme.

Il y eut un moment de confusion. Le *Barbarin* roula et tangua mollement au milieu d'une grêle de débris. Une rouelle d'acier brisa son réflecteur. L'équipage grogna de colère.

Des corps se débattaient sur la mer où de grandes taches d'huile mouvaient paisiblement leurs irisations magnifiques. Le flot sonore renvoyait des hurlements d'hommes fendus, les cris de la chair lacérée, mordue vive par la salure. On n'apercevait plus que le mât du destroyer et l'Allemand immobile sous la fumée.

Quelques nageurs saisirent les bouées du chalutier et furent embarqués. Le gros de l'escadrille anglaise, poursuivant les restes de l'ennemi à coups de canon, montait au nord. Le *Barbarin* se trouvait seul, face à face avec le monitor blessé. L'équipage réclamait vengeance et Mocque sentait lui-même son sang le démanger :

— Allons-y, garçons ! commanda-t-il.

Les pièces étaient parées : les premiers coups partirent dans la joie. Lemeur et Jean avaient entassé, par avance, des charges sur le gaillard d'avant. Les canonniers firent diligence. Surpris d'abord, l'Allemand répondit vite, avec sûreté.

On ne s'occupait pas des Anglais sauvés qui tordaient leurs vêtements dans le plus grand calme. Jean, se rappelant soudain les leçons de ses camarades, les tommy's de l'alliance, leur jeta :

— Good day, les Englishes !

A quoi ils répondirent fort civillement :

— Thank you ! How do you do ?

Un obus éclata, juste à cet instant, sur l'arrière, tuant les servants de la pièce. Le capitaine jura et se porta résolument sur l'adversaire qui tenait toujours à flot, en dépit d'une inclinaison sensible à bâbord. Deux nouvelles volées furent échangées. Une détonation étouffée ébranla l'intérieur du chalutier. Les chauffeurs surgirent aussitôt, criant que l'eau envahissait les fonds.

Le capitaine fit fermer les compartiments et les pompes jouèrent. Précaution inutile : au bout de cinq minutes le *Barbarin* enfonçait. Alors il y eut une scène simple, héroïque. La tradition sacrée s'imposa au cœur de ces hommes qui sombraient sur l'océan, sans secours. Brutale la voix de Mocque commanda :

— Flanquez-moi les Anglais dehors ! ils ne sont pas d'ici !

Une embarcation fut filée : on y poussa les Anglais. Mais eux, ne comprenant pas, s'accrochaient au navire, faisaient des manières. Jean, en raison de sa connaissance de leur langue, vociféra des explications :

— Vs' êtes donc bouchés ! Faites pas partie du bord, quoi ! Nous ! c'est not' bateau, faut qu'on coule avec ! Vous aut' du large et vivement ! Good day !

Une explosion ravagea le cœur du chalutier. Une gerbe rouge, à peine visible dans le soleil, fusa par la cheminée : les claires-voies s'émettent ; le pont se gondola comme un cartonnage, en geignant. Brusquement l'arrière s'engloutit dans un grand remous tumultueux. Les hommes se hissèrent sur la passerelle, le capitaine donna l'ordre :

— Aux canots !

Jean venait de recevoir une barre de fer dans l'épaule et son bras pendait, engourdi. Comme Lemeur lui faisait signe au moment d'embarquer, il répondit :

— Vas-y, toi, à cause de ton petit fille...

Il n'eut pas le temps de voir le canot déborder. La compression de l'air souleva les panneaux sous ses pieds et l'eau glacée le happa d'un seul coup.

(A suivre.)



Des colonnes d'émeraude marquaient les points de chute, et le miroir de la mer immobile n'était pas même troublé à cent mètres de là. Les fumées déroulaient leur deuil sous le soleil radieux. Le *Barbarin* courait de l'avant, enchaîné au spectacle et le cœur belliqueux. Par derrière, les Anglais fonçaient avec leur grand orgueil téméraire et la rigidité implacable de leur ténacité sans souplesse.

Tout à coup, l'équipage cria :

— Touché !

Et le capitaine Mocque ne put retenir une grimace satisfaisante. On voyait une éruption fumeuse s'enlever d'un monitor allemand. Presque aussitôt il se détacha du groupe, resta en arrière.

Tout de suite, le blessé devint une cible. Les coups des Anglais s'espacèrent, gagnèrent en précision. Une cheminée, puis la passerelle volèrent en éclats. De la ferraille et des choses molles, semblables à des corps mutilés, montaient en l'air.

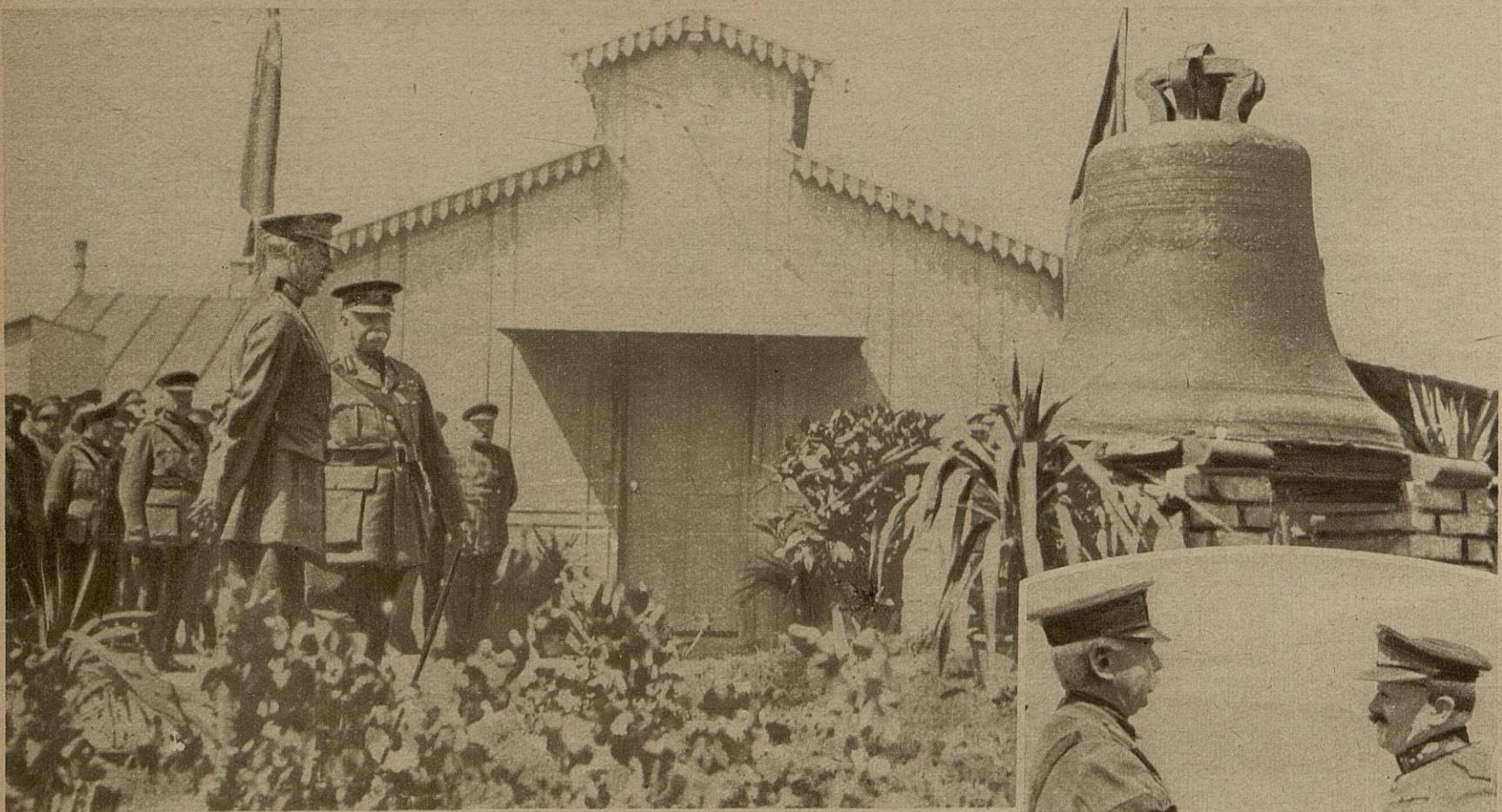
Au large, les fuyards ripostaient maintenant pour couvrir leur retraite. Leurs pièces, au son plus cassant, procédaient par salves désordonnées. Une bordée anglaise atteignit le chef de file qui se coucha sur le flanc environ deux minutes, puis vira, la quille haute. Un autre fit explosion, se cassa en deux, disparut.

Une grande férocité échauffait l'équipage du *Barbarin*. La joie bestiale de la force triomphante dilatait les poitrines, enflammait les prunelles. Dans le désir de prendre part à l'action, tous méprisaient le chalutier quêteux, enviaient les destroyers rapides et bien armés. Chaque coup qui brisait des hommes, là-bas, sur les ponts d'épouvante, arrachait des cris d'enthousiasme :

— Ah ! qu'est-ce qu'i prennent !... Mince de marmelade !

Et Melgorne, quand on fut à quelques cents mètres

UN HOMMAGE DES ANGLAIS A LA BELGIQUE



Le village de Wytschaete avait été littéralement pulvérisé par les obus lorsque nos alliés, le 8 juin, occupèrent la fameuse crête Messine-Wytschaete. L'emplacement de l'église n'était reconnaissable qu'à la cloche, tombée à peu près intacte sur l'amas de ses décombres. Cette cloche, très ancienne, était célèbre dans le pays par ses grandes proportions et la puissance de sa voix. Au G. Q. G. belge, où elle a été amenée, elle repose sur un socle dont les matériaux ont été apportés comme elle de la terre de Flandre. Le général Plumer en fait la remise au roi Albert qui le remercie de cet hommage.



Le mois dernier une émouvante cérémonie a eu lieu au grand quartier général de l'armée belge. Le général Plumer faisait hommage au gouvernement belge de la cloche de Wytschaete trouvée dans les ruines de ce village que les troupes britanniques enlevèrent si brillamment le 7 juin. On voit ici le roi Albert causant avec le général Plumer. Dans le médaillon : le général, reconnaissable à son brassard, donne une poignée de mains au général Ruquoy, chef d'état-major général de l'armée belge.

L'OFFENSIVE FRANCO-BRITANNIQUE EN FLANDRE



Pour coopérer à l'offensive de Flandre nos troupes ont pris une partie du secteur que gardait l'armée belge. A gauche, nos soldats relèvent les soldats belges. A droite, des travaux sont faits dans les ruines de Lizerne d'où notre action s'est déclenchée.

SUR LE FRONT ORIENTAL

FRONTS RUSSE ET ROUMAN. — Le repli russe en Galicie, uniquement dû à la défection ou à la mollesse de certaines unités, a pris depuis quelques jours une allure plus lente. Cependant nos alliés ne semblent pas avoir encore atteint la ligne où des bases suffisantes de résistance leur permettront de s'arrêter pour se reformer et reprendre l'offensive. Leur retraite d'ailleurs s'accompagne de mouvements de réaction qui la retardent sensiblement. Ils peuvent reculer encore plus profondément sans que soit compromise définitivement leur vitalité : ils ont derrière eux de vastes espaces. Leur but principal est d'échapper à l'encerclement et de rester en liaison avec les armées qui tiennent le reste du front.

Les communiqués ne disent rien des secteurs de Volhynie et de Courlande ; mais celui du 1^{er} août nous apprend que, en Galicie, les Russes ont commencé une offensive partielle dans la direction de Trembowla — ville qu'ils avaient perdue il y a quelques jours — dans la région de Grjoumaloff : ce point a été pris d'assaut. L'ennemi a fait des tentatives répétées et puissantes pour passer le Pruth au nord de Gousiatyn et au sud de Broutz : en présence de forces supérieures, les Russes, ayant d'ailleurs subi de grosses pertes, ont dû évacuer Broutz.

L'activité des impériaux n'a fait que croître entre le Dniester et le Pruth, surtout le long du Dniester et le long de la chaussée de Czernowitz, obligeant là encore les Russes à reculer légèrement vers l'est. Enfin, dans un autre secteur, celui de la région de Bratza, il leur a fallu encore abandonner quelque terrain.

L'état-major de nos alliés est cependant plus rassuré qu'il y a quelques jours sur l'issue de ces événements ; le général Korniloff a pris des mesures radicales pour rétablir la force de l'armée, et l'on en espère un prochain revirement. En attendant, des divisions de cavalerie ont pris position sur tout le front de retraite et leurs opérations gèneront considérablement, si elles ne l'enrayent tout à fait, l'avance des Austro-Allemands.

Si les impériaux avancent en Galicie, par contre en Roumanie ils reculent. Les Roumains, reconstitués sous la direction de notre mission militaire, avec du matériel envoyé de France, ont accompli en quelques jours un puissant effort. Le 26 ils continuaient leur offensive en attaquant, entre les vallées de Casin et de la Putna, les positions fortement défendues par l'ennemi et pénétraient dans ses lignes sur 21 kilomètres de front et 15 kilomètres en profondeur. Nos alliés occupaient de nombreux villages, faisaient 1.500 prisonniers et enlevaient un matériel considérable, entre autres 17 mitrailleuses, 15 mortiers, des canons, des obusiers et un avion intact. Les contre-attaques de l'ennemi étaient repoussées partout : les Roumains conservaient leurs acquisitions et même les étendaient. Ces actions se sont déroulées sur un des points les plus importants de la Roumanie. Le 28 on apprenait que de nouveaux combats venaient de s'engager pour l'occupation de la hauteur de Magura-Casinulin. Les soldats roumains sont animés d'un allant qui fait l'admiration des officiers alliés. Malheureusement l'ennemi, en reculant, dévaste le pays. Tous les villages qu'il abandonne sont en flammes : les récoltes, les arbres, jusqu'aux arbustes et aux haies sont coupés ou brûlés. C'est la dévastation systématique, déjà exercée chez nous et par laquelle les Boches croient prouver leur supériorité.



Quatre délégués du Soviet russe sont venus en France. Les voici assis, ayant au milieu d'eux M. Henderson, ministre anglais du travail. Ce sont de gauche à droite : MM. Goldenberg, Ehrlick, Roussanoff et Smirnoff.

PRIME A NOS LECTEURS

AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

VALEUR 25 FR.

POUR 4 FR. 95

(Voir conditions dans l'annonce ci-contre)



LE PAYS DE FRANCE

offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 146 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE aux documents parus à la page 12 et intitulés : « Le 47^e avion de Guynemer ».

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

Pour faire votre cuisine presque sans frais

EMPLOYEZ

La Marmite Norvégienne

“ POT-AU-FEU ”

construite spécialement pour ses lecteurs par
LE PAYS DE FRANCE

S'ouvre facilement et pratiquement, très pratique, d'un fonctionnement parfait, cette marmite utilise la plupart des pot-au-feu, fait-tout, etc.

Elle est vendue **15 fr. pièce**
prise en nos bureaux

ENVOI PAR COLIS POSTAL. Paris : **15 fr. 60** -- Départements : **16 fr. 50**

Adresser commandes et mandats au PAYS DE FRANCE, 6, B^{de} Poissonnière, Paris



La Guerre en Caricatures



NOUVELLE RICHE

— Encore un livre qui fera bien dans votre bibliothèque, chère madame ; une belle « Imitation » ancienne !
 — Oui mais, je vous en prie, pas d'imitation d'ancien chez moi : vous savez bien que je n'achète que de l'authentique !



CHAUVINISME

— Maintenant, monsieur... pour les revers ?
 — Des revers ?... pas de revers, monsieur, des victoires, rien que des victoires !



IGNORANCE

— Ben, mon vieux... tu parles d'une bûche, si la corde cassait !